

Épilogues II et III

La vie des fourmis, 1930

II

Hors les grands fléaux naturels, gelées, sécheresses excessives, inondations, famines, incendies qui menacent tout ce qui existe sur ce globe, hors les guerres de peuplades à peuplades qui finissent souvent par des adoptions et des alliances bienfaisantes, la fourmi, redoutée de tous, redoute peu d'ennemis. Rentrée chez elle, dans la Salente souterraine qu'il faudrait mettre à l'échelle humaine pour en comprendre les avantages, elle n'a plus rien à craindre, elle retrouve la paix, l'abondance, la fraternité totale. Malgré les perturbations, les excitations anormales, auxquelles je les ai soumises dans les fourmilières artificielles, avant de parvenir à allumer un commencement de guerre civile, il fallait complètement les affoler, leur faire perdre la tête, leur infliger des épreuves auxquelles aucune cervelle humaine n'aurait résisté. Normalement on n'a jamais vu deux fourmis d'une même république se battre entre elles, se quereller, oublier leur patience, leur aménité. Alors que les reines des abeilles n'ont de cesse qu'elles n'aient massacré leurs rivales, les reines des fourmis s'entendent et se traitent comme des sœurs. Quand il s'agit de prendre une résolution dont dépendra peut-être le sort de la cité : l'abandon de la maison natale, une émigration, une expédition dangereuse, par des caresses antennales, surtout par l'exemple, elles s'efforcent de convaincre celles qui ne partagent pas leur avis. Il leur arrive alors, comme le dirait fort bien Michelet, qui cette fois n'est pas trop sentimental, « d'enlever l'auditeur, qui ne fait aucune résistance, et de le transporter au lieu, à l'objet désigné. Dans ce cas, qui sans doute est celui d'une chose difficile à croire ou à expliquer, l'auditeur convaincu s'unit à l'autre, et tous deux vont enlever d'autres témoins qui, à leur tour, font sur d'autres, en nombre toujours croissant, la même opération. Nos mots

parlementaires, *enlever la foule, transporter l'auditoire*, etc., ne sont nullement métaphoriques chez les fourmis ».

Au rebours de nous, elle a la chance d'être beaucoup plus sensible à la volupté qu'à la douleur. Amputée, tronçonnée, elle ne se détourne pas de sa route et s'empresse vers le nid comme s'il ne s'était rien passé. Mais qu'une sœur la sollicite, elle s'arrête et partage avec elle les ivresses du miel.

Chez nous le bonheur est surtout négatif et passif et ne se fait guère sentir que par l'absence de maux ; chez elle il est avant tout positif et actif et semble appartenir à une planète privilégiée. Physiquement, organiquement, elle ne peut être heureuse qu'en faisant autour d'elle des heureux. Elle n'a d'autres joies que les joies du devoir accompli qui pour nous sont les seules qui ne laissent pas de regrets, mais que la plupart d'entre nous ne connaissent que par ouï-dire. Les transports de l'amour où nous croyons nous dépasser et sortir de nous-mêmes ne sont au fond que de l'égoïsme à ce point ramassé ou exaspéré qu'il frôle la mort ou l'anéantissement, c'est-à-dire cela même qu'il cherche à anéantir. La fourmi en connaît d'autres qui, au lieu de la contracter, l'épanouissent, la multiplient, la répandent à l'infini parmi ses innombrables sœurs. Elle vit dans le bonheur, parce qu'elle vit dans tout ce qui vit autour d'elle, que tous vivent en elle et pour elle, comme elle vit en tous et pour tous.

III

Elle vit surtout dans l'immortalité, parce qu'elle fait partie d'un tout que rien ne peut anéantir. Si étrange que paraisse au premier abord l'assertion, la fourmi est un être profondément mystique qui n'existe que pour son Dieu et n'imagine pas qu'il puisse y avoir d'autre bonheur, d'autre raison de vivre que de le servir, de s'oublier, de se perdre en lui. Elle est tout imprégnée de la grande religion primitive, le totémisme, la plus ancienne, la plus chargée de millénaires, la plus générale que l'homme ait pratiquée. À la racine de toutes les autres religions et de tous les dieux, le totémisme est la première recherche, la première conquête, par ce qui meurt, de ce

qui ne meurt point. Le totem était l'âme collective de la tribu. Nos plus lointains ancêtres, comme le dit justement l'égyptologue Alexandre Moret, « croyaient leur âme en sûreté parce qu'elle était liée au totem, c'est-à-dire à une espèce animale ou végétale, ou à une classe d'objets qui ne pouvaient tous périr. À la mort de l'individu, le totem, âme collective immortelle, récupérait cette parcelle émanée de lui pour une passagère existence ».

Évidemment, la fourmi ne se dit pas ces choses, et nos ancêtres ne se les disaient pas davantage, – ce n'est pas ce qu'on se dit ni ce qu'on pense qui agit le plus profondément ; – mais elles sont la substance de sa vie ; et l'on ne sait quel instinct épars dans tout ce qui respire les murmure en elle. Son totem est l'esprit de sa fourmilière, comme le totem de l'abeille est l'esprit de sa ruche. L'homme primitif avait l'esprit de son clan. À la place de celui-ci nous n'avons plus que quelques fantômes évanescents qui bientôt disparaîtront à leur tour. Il ne nous restera que notre existence d'une heure et nous nous sentirons de plus en plus isolés, de moins en moins défendus contre la mort.

https://ebooks-bnr.com/ebooks/pdf4/maeterlinck_la_vie_des_fourmis.pdf

*** **